

L'AIRE DU SOUPÇON
LES RÉCITS DE CAPTIVITÉ EN LANGUE ALLEMANDE
(XVI^e- XIX^e SIÈCLES)

Ernstpeter Ruhe
Université de Würzburg

*Ich müßte keine Schifffahrt kennen.
Krieg, Handel und Piraterie.
Dreyeinig sind sie, nicht zu trennen¹.*

(GOETHE)

C'est en 1250 que se passe une petite scène qui est de poids pour notre propos, car elle contient le noyau dur de ce que devaient être plus tard les récits de captivité en Europe. La croisade de Saint Louis a échoué, il est fait prisonnier en Égypte. Joinville raconte² que pendant les tractations pour le paiement de la rançon et la libération, un Sarrasin, bel homme et richement vêtu, est venu faire des présents au roi, au nom du sultan de Babylone. Comme il parle français, le roi lui demande où il a appris cette langue. Le Sarrasin répond qu'il « avoit estei crestians ». Alors le roi ne veut plus avoir affaire à lui et le chasse, mais Joinville le prend à part et le questionne. L'homme raconte qu'originaire de Provins, il était venu en Égypte avec Jean de Brienne qui prit Damiette en 1219, qu'il s'y était marié et était devenu « grans riches hom ». Joinville lui fait remarquer que s'il mourrait « en ce point », il irait en enfer. La réponse montre que le renégat avait bien pesé le pour et le contre : il sait ce qui le menace dans l'au-delà, mais en rentrant en chrétienté, il craint la pauvreté et les reproches – « Toute jor me diroit l'on : Veez ci le renoié ! Si aim miex vivre riche et aise, que je me meisse en tel point comme je voi ». Joinville insiste encore une fois, mais ses « bones paroles » n'ont aucun effet et il ne reverra plus le renégat.

¹ Johann Wolfgang Goethe, *Faust. Der Tragödie zweiter Teil*, acte V, in Johann Wolfgang Goethe, *Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens. Münchner Ausgabe*, München, Carl Hanser Verlag, t. XVIII, 1, p. 321. Par ces vers se termine la réplique dans laquelle Méphistophèle décrit ses succès en tant que pirate.

² Joinville, *Histoire de Saint Louis*, Natalis de Wailly (éd.), Paris, Librairie Hachette, 1886, § 394-396, p. 164-165.



C'est une scène emblématique. Elle laisse non seulement transparaître, au milieu de la lutte des croisés contre les Musulmans, l'attraction que leur monde peut exercer sur un Chrétien – ce que les Bennassar appelleront « le rêve "Turc" » pour les ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles³ – mais elle résume surtout en quelques lignes ce qui sera le problème central des récits qui nous intéressent ici. Le Chrétien parmi les Musulmans a-t-il oui ou non renié sa foi ? La curiosité du chroniqueur confronte Joinville à un compatriote qui s'est laissé tenter par l'Orient et s'en trouve visiblement fort bien. Le bref dialogue qu'il rapporte suggère implicitement la relativité des arguments religieux, et on a l'impression que l'épisode préoccupe encore Joinville lorsque, 50 ans plus tard, il dicte sa chronique. L'irritation que provoque le renégat et qui se réfléchit dans sa présentation somme toute positive – c'est un homme courtois, élégant, riche – fera place plus tard dans les récits qui nous intéressent ici à une position rigide de rejet au nom de l'orthodoxie chrétienne. Pour que le rejet brille de tous ses mérites éclatants, les textes évoquent à chaque fois dans de petites scènes tout ce qu'offre de merveilleux la vie en terre musulmane ; ce qui n'ébranle pas la fermeté de l'esclave chrétien qui veut rentrer parmi les siens. Ce n'est que vers la fin de l'histoire du genre dans les années 30 et 40 du ^{xix}^e siècle que réapparaissent des renégats dont le sort est évoqué sans qu'aucun jugement dépréciatif n'intervienne. Au contraire, un captif comme Pfeiffer reconnaît des qualités d'homme cultivé même au corsaire, un renégat anglais qui l'entraîne vers la servitude à Alger en 1825, et il se plaît à converser avec lui. La vie aventurière exerce sa séduction.

Quand vers la fin du ^{xvi}^e siècle les captifs chrétiens, retenus comme esclaves dans les pays barbaresques, entrent en littérature par la grande porte, c'est la vision négative de l'Orient qui l'emporte, celle d'un Autre monde qu'il faut fuir à tout prix. Le thème de la fuite constitue un autre fil rouge qui marque la trame des récits d'un bout à l'autre de l'histoire du genre. C'est Cervantès, esclave lui-même pendant cinq ans à Alger (1575-1580), qui crée avec l'histoire du captif et de la belle maure Zoraïde et de leur fuite en Espagne une version touchante du thème⁴. Un détail est intéressant : c'est la course qui sert de cadre à l'épisode, car avant le dénouement heureux il y a comme un rappel de ce qui initialement avait été la cause de l'esclavage du Chrétien. Des corsaires attaquent la barque et dépouillent les fugitifs de tout, sauf de leur liberté, puis les aident à poursuivre

3 Bartolomé Bennassar, Lucile Bennassar, *Les Chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats. ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles*, Paris, Perrin, 1991, p. 341 sqq.

4 Elle est intégrée dans la première partie du *Don Quixote de la Mancha* (1605), cf. I, 399-41. Cervantès a traité le sujet des esclaves dans des pièces de théâtre (*El trato de Argel*, 1580 ; *Los banos de Argel*, 1615).

leur navigation⁵. Serviabilité surprenante ? Nullement : ce ne sont pas des Algériens cette fois qui attaquent, mais des Français⁶. Le trafic d'hommes ne se pratiquait pas entre coreligionnaires. Chaque commerce a ses règles.

Cervantès, puis Daniel Defoe, dont deux héros de romans et non les moindres, Robison Crusoe et le capitaine Singleton, tombent entre les mains des corsaires⁷ – de grands noms de la littérature européenne ont apporté leur contribution à notre sujet, et beaucoup de moins grands ont enrichi le terrain à leur façon.

Dans ce qui suit, nous nous intéresserons à ce qui était à la base de cette grande production de textes et la nourrissait de vécu, les récits d'esclaves. Cette catégorie spécifique d'écrits provient de gens qui sont devenus auteurs malgré eux, comme ils étaient devenus captifs par malchance.

C'est leur libération et le retour parmi les leurs qui les poussent à prendre la plume. Cet effort a donné naissance à une série de textes qui mérite bien l'attention que la recherche leur porte de plus en plus depuis une vingtaine d'années. Il y en a encore assez de travail à faire, à commencer par l'accès aux textes dont parfois il ne subsiste plus qu'un seul exemplaire quelque part. Attendre une édition moderne comme elle a été faite récemment pour un des auteurs allemands dont je parlerai, Hark Olufs⁸, ou une traduction comme celle que Magali Morsy a proposée pour le récit de Thomas Pellow dans le

5 Cf. les belles pages qu'Assia Djebar a dédiées à « cette entrée de l'Algérienne dans le premier grand roman de la modernité » ; elles sont placées au milieu du troisième volume de son autobiographie, *Vaste est la prison*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 167-172. Un siècle plus tard (1719), Daniel Defoe va plus loin, car pour son héros Robison Crusoe, esclave au Maroc avant d'échouer sur son île sud-américaine, les pirates se changent en sauveurs, car c'est à leur apparition qu'est finalement due la libération du grand solitaire. Cf. le titre du livre qui se termine par ces mots : *With an Account how he was at last as strangely deliver'd by Pyrates*.

6 Au contraire, presque deux siècles plus tard, Goethe sera heureux de trouver un bateau français pour passer de Messine à Naples en 1787. Il préfère accepter l'incommodité d'un navire bondé parce qu'il est français et met, grâce à son pavillon blanc, les voyageurs à l'abri d'une attaque de pirates. Cf. Johann Wolfgang Goethe, *Italienische Reise, Zweiter Teil*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1962, dtv-Gesamtausgabe t. XXV, p. 282 : « Die Anzahl der Passagiere war groß, darunter Weiber und Kinder von verschiedenem Alter, denn alles hatte sich auf das französische Fahrzeug gedrängt, die Sicherheit der weißen Flagge vor Seeräubern, sonst nichts weiter bedenkend ».

7 Daniel Defoe, *The Life and Strange Surprising Adventures of Robison Crusoe, of York, Mariner* [...], 1719 ; *The Life, Adventures, and Piracies of the Famous Captain Singleton*, 1720.

8 Il y a deux éditions qui ont paru presque en même temps : celle, critique et accompagnée d'une soignée analyse du texte, de Martin Rheinheimer, *Der fremde Sohn. Hark Olulf's Wiederkehr aus der Sklaverei*, Neumünster, Wachholtz Verlag, 2001, *Nordfriesische Quellen und Studien*, t. III, et celle de Reinhard Jannen, « Hark Olufs besondere Avontüren oder wonerbares Schicksahl », *Wiederentdeckte Fassungen der Lebensbeschreibung von Hark Olufs, Nordfriesisches Jahrbuch*, n° 35, 1999, p. 11-40, qui a été établie sur la base d'un manuscrit copié d'après une des éditions du XVIII^e siècle, et sur celle d'un imprimé du XIX^e siècle.



contexte d'une analyse fouillée de l'œuvre⁹, cela risque de nous retarder, et tous les textes ne valent certainement pas un tel engagement de longue haleine. Une réimpression suffirait souvent. Heureusement, les acquis de l'informatique nous permettent maintenant de mieux régler ce problème, en mettant par internet des scans à la disposition de tous les chercheurs. C'est ainsi que nous constituons depuis deux ans pour le domaine germanophone une « bibliothèque *online* » des récits de voyageurs involontaires ou volontaires en terre barbaresque. Elle offre actuellement une quarantaine de titres en format PDF.

Pendant des siècles, l'Europe et les États-Unis ont été impliqués dans l'histoire de la course en Méditerranée¹⁰, et il n'est pas étonnant de voir que le genre du récit de captivité se soit répandu à travers tant de pays. Par le sujet même est donc recommandée à la recherche la coopération internationale. L'analyse parallèle des différents corpus permettra de pouvoir déterminer les constantes du genre et les différences dues à des conditions propres à chaque cas, mais propres aussi aux sociétés impliquées et à leurs cultures différentes.

188

Nous présenterons un premier bilan de l'état actuel, tout provisoire, de nos recherches sur les textes d'auteurs de langue allemande. Le corpus reflète la position géographiquement marginale des pays germanophones¹¹. Nous avons pu identifier jusqu'à maintenant une douzaine de récits, s'échelonnant du *xvi^e* au *xix^e* siècle, plus exactement entre 1558 et 1839. Pour les lecteurs de l'époque qui voulaient s'instruire sur les Barbaresques sans s'embarrasser de la nationalité des auteurs, les librairies des pays germanophones étaient bien plus richement garnies en la matière, grâce à la publication de traductions qui mettaient à la disposition du public des textes importants français, anglais, danois, néerlandais et italiens, tels que les œuvres de Le Roy, de Laugier de Tassy, de Thomas Shaw, de Poiret, de Pananti, et ceci dès le *xvi^e* siècle. Toute recherche dans notre domaine doit tenir compte de ce réseau dense de contextes qui constituaient l'horizon d'attente des lecteurs et des auteurs et offraient à ces derniers un trésor dans lequel ils pouvaient trouver au besoin de quoi étoffer leur propre texte.

- 9 Magali Morsy (éd. et trad.), *La Relation de Thomas Pellow. Une lecture du Maroc au xviii^e siècle*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 1983. La qualité remarquable de ce travail a été souligné par Daniel Nordman dans son compte rendu, qu'il a publié sous le titre « La mémoire d'un captif », dans *Annales ESC*, novembre-décembre 1986, n° 6, p. 1397-1418. Cf. aussi les remarques critiques de Bennassar (*op. cit.*, cf. note 3), p. 412-413.
- 10 Pour les États-Unis voir le livre de Paul Baepler, *White Slaves, African Masters. An Anthology of American Barbary Captivity Narratives*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1999.
- 11 Cf. pour les quelques Allemands et Scandinaves qui ont laissé des traces dans les documents de l'inquisition Bennassar (*op. cit.*, cf. note 3), p. 186-188 et 149.



Avec nos textes, au xvi^e siècle un genre hybride naît. Il tient du récit de voyage autant que de l'autobiographie et s'il transporte des informations qui doivent intéresser les historiens, il partage aussi avec ces deux traditions littéraires la tentation permanente du glissement vers le fictionnel. Cette tentation est double. D'une part, le moi autobiographique brode et s'invente. Tout authentique qu'il pense pouvoir être, il produira nécessairement *Dichtung und Wahrheit*, suivant la formule de Goethe autobiographe. D'autre part, la fiction contemporaine offre des modèles de récits qui peuvent à tout instant déborder sur la formulation du vécu. Le genre a donc tout pour fasciner aussi les historiens de la littérature. Car du complexe va-et-vient entre le récit autobiographique, le récit de voyage et l'œuvre de fiction résultent des textes complexes qu'il faut analyser avec précaution. Une telle approche circonspecte ne fait que doubler, reprendre à son compte la démarche inscrite de multiples façons dans les textes eux-mêmes.

Nous sommes dans un monde dominé par le soupçon. Cela commence au moment de la capture lorsque les corsaires essaient par tous les moyens de savoir quelle importance sociale a leur prisonnier dans son pays. La rançon en dépend. Ils soupçonnent le captif de leur cacher la vérité et ils tentent de l'obtenir par la violence. Lors de la présentation des prises sur le marché, les acheteurs vont recommencer le jeu, s'y prenant par la ruse cette fois¹². Après la vente, les tentatives de fuite, souvent avortées, créent un climat de suspicion continuelle. Si un captif est trouvé seul là où il ne devrait pas être et prétend être musulman, le seul moyen pour lui de se sauver c'est de sortir positivement d'un examen intime: est-il oui ou non circoncis ? Et si enfin libéré il rentre parmi les siens, il se voit de nouveau soupçonné, cette fois du contraire, c'est-à-dire d'être devenu renégat.

Tant de soupçons finissent par en provoquer aussi chez nous, les lecteurs d'aujourd'hui. Nous devons nous demander si ce qui nous est raconté ne répond pas dans ses grandes lignes et jusque dans certains détails à une stratégie d'écriture dictée par ce que j'appellerai le double rachat. Le premier, moyennant finances, avait libéré le captif de l'esclavage, le second devait laver le captif racheté, face aux siens, du reproche d'avoir trahi la religion chrétienne.

¹² Andreas Matthäus & Johann Georg Wolfgang, *Reisen und wunderbare Schicksale zweyer in die Algerische Leibeigenschaft gerathenen Brüder, Kupferstecher in Augsburg ihrer Seltenheit wegen dem Drucke überlassen, von dem Sohne eines derselben*, s.l. (Augsburg ?), 1767, p. 14-15. Une deuxième édition parut deux ans plus tard sous le titre *Reisen und merkwürdige Schicksale zweyer in die Algerische Leibeigenschaft gerathenen Brüder Andreas Matthäus und Johannes Georg Wolfgang, Kupferstecher aus Augsburg, samt einer Nachricht von der Wolfgangischen Künstler-Familie*, Augsburg, bey Conrad Heinrich Stage, 1769.



Le soupçon est un compagnon de travail dangereux, car il risque de miner de nombreuses lignes de nos textes. Comment l'endiguer sinon par la comparaison, qui, pour une fois, a raison. Pour comparer, nous sommes dans l'heureuse position d'avoir un inestimable trésor à notre disposition avec l'étude magistrale du couple Bennassar sur les documents des archives inquisitoriales. En analysant nos récits avec leurs résultats pour arrière-fond, certains soupçons finissent par s'avérer injustifiés comme d'autres naissent seulement à ce moment-là.

Pour voir à quelles certitudes nous pouvons arriver et avec quelles incertitudes nous devons vivre, partons pour une inspection du champ textuel.

190

Tri. – Quel que soit l'aspect que l'on choisisse d'analyser dans l'ensemble de nos textes, on arrivera toujours à la même constatation, celle d'une grande diversité. Diversité des personnes impliquées, de leur rang social et de leur niveau de formation, diversité du sort qui leur est fait et des événements auxquels ils sont mêlés, diversité finalement dans la conception des récits dont la longueur varie entre la petite brochure de 50 pages et le gros volume de plus de 400 pages. Mais si grande qu'elle soit, cette diversité ne menace pas le cadre générique, les constantes du genre restant la servitude dans un des pays du Maghreb et un certain nombre de thèmes qui s'y rattachent.

La forme est visiblement assez élastique pour permettre le déploiement d'un large éventail de variations. Mais celles-ci ont aussi leurs limites là où intervient l'histoire qui impose certaines conditions, d'une part « la Grande, l'Histoire avec sa grande hache », pour reprendre l'expression de Georges Perec¹³, et de l'autre l'histoire avec un h minuscule, celle de la littérature et finalement celle de la culture religieuse des pays d'où venaient les captifs et où ils finissaient par revenir.

L'HISTOIRE

Pendant les trois siècles qu'il a vécu, le genre a évolué avec l'histoire des Barbaresques, l'accompagnant depuis ses heures de gloire jusqu'à sa fin avec la prise d'Alger et l'avancée des conquêtes françaises dans les années 40 du XIX^e siècle. C'est un moment historique exceptionnel qui a fait naître le genre en 1558, comme c'en est un autre qui en a marqué la fin en 1840. Le début de la conquête et de la colonisation de l'Algérie met fin à la course et à l'esclavage en Berbérie. Il insuffle, pour quelques brèves années encore, une nouvelle vie au genre avec les histoires de légionnaires captifs.

¹³ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975, p. 13.



Le fait d'être mêlé à la résistance contre une force européenne sur le sol nord-africain augmentait la chance d'être libéré, au XVI^e comme au XIX^e siècle. Les captifs savaient en profiter, chacun à sa façon.

Balthasar Sturmer¹⁴, un marchand parti en 1532 de Gdansk avec du blé pour Lisbonne, y fait de mauvaises affaires, s'enrôle comme cannonier, participe à l'attaque victorieuse dirigée par Andrea Doria contre les Turcs qui avaient repris Coron dans le sud de la Grèce, puis s'engage avec succès dans la chasse aux bateaux turcs et finit par être pris par des corsaires parce que son bateau est trop lent, alourdi par le butin. Laconiquement, il commente ce revers de dame Fortune : « Türken segeln ebenso gegen Welschland wie sie gegen Türkenland » (p. 200 ; « Les Turcs font voile contre les peuples romans comme ceux-ci le font contre le pays des Turcs »). Pour le marchand qu'il est, la course est un commerce comme un autre. Perdre, gagner, reperdre, regagner, c'est la vie. Esclave, il est vendu plusieurs fois et finalement enchaîné sur le banc de la galère d'un corsaire algérien, avec lequel il participe en 1534 à la prise de Tunis par Khaïreddine Barberousse, puis un an plus tard à la conquête de la ville par l'armada de Charles Quint. Le chaos qui suit la victoire des Espagnols permet au galérien d'échapper à l'emprise de son propriétaire. Il erre jusqu'à Constantine, se dit musulman quand on le questionne, est quelquefois reconnu, peut se tirer d'affaire, mais sera aussi trahi et tombe entre les mains de nomades qui exigent qu'il écrive aux Espagnols pour se faire racheter, et comme le messenger ne revient pas, il est entraîné vers l'intérieur des terres comme esclave et humilié, mais sa chaîne restant ouverte un soir, il peut s'échapper et retrouve les Espagnols à Tunis qui prennent soin de lui avec d'autant plus d'amabilité que Sturmer avait rendu service à leur commandant dans le passé.

Simon Friedrich Pfeiffer¹⁵, apprenti en chirurgie dans la marine hollandaise depuis l'âge de 15 ans, fait prisonnier en 1825 à Smyrne lorsqu'il soigne des

¹⁴ Balthasar Sturmer, *Verzeichnüs der Reise Herrn Balthasar Sturmern. Vonn Marienburg aus Preussenn gebürtig, von Dantzick ab nach Lisbona in Portugal, Sicilien vndtt in andere Öertter. Wie er von den Türcken vndtt Mooren gefangen vndtt entlichen wunderbarlicher Weise erlöset worden. Von ihme selber auff's fleisigste verzeichnet vndtt beschrieben*, Manuscrit, 20. octobris anno 1558. Le texte a été édité par Anne-Barbara Ritter, « Ein deutscher Sklave als Augenzeuge bei der Eroberung von Tunis (1535). Untersuchung und Edition eines unbekanntenen Reiseberichts aus dem Jahr 1558 », in Ruhe (Ernstpeter), *Europas islamische Nachbarn. Studien zur Literatur und Geschichte des Maghreb*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1993, p. 187-231.

¹⁵ Simon Friedrich Pfeiffer, *Meine Reisen und meine fünfjährige Gefangenschaft in Algier*. Mit einer Vorrede von Herrn Professor Dr. Schmitthenner. Dritte verbesserte und mit einem Nachtrage, « die Bewohner des Staates Algier », vermehrte Auflage. Giessen 1834. Zu erhalten durch die Ricker'sche Buchhandlung. La première édition a paru en 1832. Friedrich Schmitthenner, professeur renommé de l'université de Francfort (auteur de livres comme *Ursprachelehre*, 1826 – réédité par Herbert E. Brekle, Stuttgart 1976 – et *Teutsche*



malades, depuis esclave à Alger, promu rapidement médecin du ministre des finances du dey, vit du haut de la casbah la prise de la ville par les Français en 1830, est pressé par le bey de Titteri, après la défaite du dey, de rester dans son entourage, mais, malgré cette offre alléchante, préfère rentrer en Europe.

Wendelin Schlosser¹⁶, mineur, rentré du Brésil après avoir travaillé pour une société anglaise, s'engage en 1831 dans la légion étrangère, est envoyé en Algérie et capturé en 1832 par des bédouins, puis vendu et revendu avant d'arriver chez le bey de Constantine qui le fait canonnier et gardien des lions ; dans l'attente de l'attaque des troupes françaises en 1837, il doit construire et commander une batterie d'artillerie pour la défense de la ville.

Johann Carl Berndt¹⁷, étudiant relégué de son université pour propos injurieux tenus sous l'effet de l'alcool, s'enrôle également dans la légion étrangère, est capturé à Boufarik lorsqu'il s'aventure hors du camp, arrive dans l'armée d'Abdelkader, lui sert d'interprète, est mêlé à la guerre contre les Français et leurs tribus alliées, devient officier après des prouesses au combat, sert de médiateur lorsque la paix s'installe pour un moment, puis, à la suite d'une réaction méfiante d'Abdelkader, se réfugie en 1838 chez les Français – qui exigent qu'il honore jusqu'au bout son contrat de légionnaire, avant de le laisser repartir en Allemagne en 1840.

192

RÉCITS DE VOYAGE ET ACTUALITÉ

Les récits de Pfeiffer, Schlosser et Berndt paraissent deux ans après le retour de leurs auteurs au pays, et l'écho est tel que les imprimeurs les font rapidement rééditer, une réédition pour Schlosser, deux pour Pfeiffer qui avait aussi fait paraître comme supplément ethnographique un petit livre sur les habitants de l'Algérie et leurs coutumes¹⁸. La rapidité de la publication s'explique par l'intérêt que les affaires algériennes suscitaient auprès du public allemand

Sprachlehre für Gelehrtschulen, 1822), expliquait dans sa préface que le récit complet des expériences faites en Algérie, que Pfeiffer préparait, sortirait plus tard, l'auteur étant actuellement absorbé par les études de médecine (p. VII-VIII). À notre connaissance, ce livre n'a jamais paru.

- 16 Wendelin Schlosser, *Reisen in Brasilien und Algier, oder Lebensschicksale Wendelin Schlossers, zuletzt gewesenenen Bombaschia und Löwenwärters des Achmed Bey von Constantine*. Mit sechs Abbildungen, Erfurt, in Commission bei Hennings und Hopf, 1839. Une deuxième édition parut en 1842 (Schleusingen, Jungmann).
- 17 Johann Carl Berndt, *Abdelkader oder drei Jahre eines Deutschen unter den Mauren. Nebst einem Anhang von Darstellungen und Erklärungen maurischer Sitten, Gebräuche, Sprichwörter, Redensarten u.s.w.*, Berlin, Nicolaische Buchhandlung, 1840.
- 18 Simon Friedrich Pfeiffer, *Beschreibung des Staates Algier nebst den Bewohnern desselben. Als Anhang zu seinen Reisen und fünfjährigen Gefangenschaft*, Giessen, Ricker'sche Buchhandlung, 1834.



depuis la conquête d'Alger. Dans les journaux, des correspondants tenaient leurs lecteurs au courant des évolutions du moment, et parmi les protagonistes de la conquête, le personnage d'Abdelkader fascinait tout spécialement. Les récits de témoins oculaires tombaient donc à point nommé. Même en France était reconnu la valeur spécifique de deux des récits (de Berndt et de Pfeiffer), qui sont traduits en entier¹⁹ ou sous forme de résumé²⁰ quelques années plus tard. On comprend mal pourquoi le livre de Schlosser n'a pas retenu l'intérêt des traducteurs, intérêt qu'il mériterait encore aujourd'hui. Est-ce par ce que Schlosser est soulagé d'avoir pu tromper les militaires français qui cherchaient à mettre la main sur celui qui avait dirigé des canons contre leurs troupes ? Il est interrogé encore une fois lorsqu'il arrive à Marseille, mais comme il avait prévu que son engagement auquel le bey l'avait forcé allait lui valoir des ennuis, il avait déformé son nom pour les quinze esclaves français déjà que le bey lui avait envoyés pour construire la batterie, sachant bien qu'ils ne le porteraient guère dans leurs cœurs. Cette précaution le sauve lorsque le maréchal Damrémont et beaucoup de soldats sont tués par les canons du bey. Il est Jean Louis Schlüsser – persuade-t-il les enquêteurs – et n'a rien à voir avec le cannonier Wendelin Schlosser, qui, d'ailleurs, a accompagné le bey dans sa fuite dans le désert²¹.

Satisfaire la curiosité du public friand d'informations toutes fraîches est le mobile qui fait hâter la publication des derniers récits. C'est pour la même raison qu'un siècle plus tôt avait déjà réagi très rapidement aussi Wilhelm Friderich Ravn qui était parti de Copenhague en 1751 sur des bateaux envoyés par le roi du Danemark en mission officielle pour conclure avec les pays maghrébins des traités de commerce et de paix ; il avait été retenu comme captif au Maroc avec plus de 40 autres membres des équipages pendant un an et demi, trahis par la jalousie des commerçants des autres nations que le nouveau pacte excluait ; tous les captifs sont libérés lorsque tout s'est calmé après de nouvelles tractations avec la couronne danoise²².

¹⁹ Une traduction française du livre de Berndt parut sans nom d'auteur en 1848 à Paris sous le titre *Abd-el-Kader ou trois années de captivité au milieu des peuplades de l'Afrique*. D'après le catalogue de la vente publique de Drouot, du 21 juin 1989, un exemplaire du texte français a été présenté sous le n° 178. C'est la seule trace que nous avons pu trouver jusqu'à maintenant de la version française. La Bibliothèque de France ne possède que deux exemplaires du livre allemand.

²⁰ Un résumé du récit a paru le 31 décembre 1854 sous le titre « La prise d'Alger racontée par un captif » dans la *Revue contemporaine*. Son auteur Alfred Michiel avait trouvé chez un bouquiniste un exemplaire qui avait été volé pendant la révolution de février 1848 à la Bibliothèque Royale. Le résumé a été réimprimé en 1875 et 1876 dans la *Revue Africaine* (n° 19, p. 471-482 ; n° 20, p. 30-41, 112-127, 220-231).

²¹ Schlosser (*op. cit.*, cf. note 16), p. 119-121.

²² Wilhelm Friderich Ravn, *Wilhelm Friderich Ravns des mit den Königlich-Dänischen Schiffen im Jahr 1751 nach der Stadt Saphia im Marockanischen abgegangenen Cassirers zuverlässiger Bericht*



Il est intéressant de comparer le succès de ces récits avec le sort qu'a connu le texte de 1558 de Sturmer qui n'existe que sous la forme d'un manuscrit autographe. Il a été tiré de l'ombre, il y a quelques années seulement, par un membre de notre Centre de Recherches Médiévales qui pensait trouver dans ce manuscrit tout autre chose (un récit de pèlerinage aux lieux saints)²³. En tant que description non-officielle de la conquête de Tunis par Charles Quint, le texte est unique dans son genre et d'autant plus précieux pour nous. Mais pour Sturmer sa valeur n'était visiblement pas là. Il compose le récit vingt cinq ans après sa captivité et après mainte autre étape d'une vie riche en péripéties. La comparaison avec les récits de captivité qui viennent après lui nous permettent de préciser la place de son livre dans l'évolution du genre.

Les récits de Pfeiffer, Schlosser et Berndt, tout comme déjà celui de Ravn, sont concentrés sur des événements politiques internationaux. Y être mêlé est pour nos auteurs le point culminant de leur jeune vie. Le témoignage qu'ils publient à peine rentrés chez eux est concentré sur ce qui rend cette vie exceptionnelle, le passé antérieur à la captivité n'est évoqué au début qu'en quelques lignes. Le modèle générique est évident : c'est le récit de voyage.

194

LA TENTATION AUTOBIOGRAPHIQUE

Pour bon nombre de récits comme celui de Sturmer, cette structure est inversée et s'oriente vers l'autobiographie. La captivité est toujours au centre, mais la narration comprend aussi ce qui s'est passé ensuite. Et comme ces textes paraissent longtemps après la captivité, le temps vécu depuis l'esclavage peut être important, et le récit qui lui est consacré se développe dans les mêmes proportions pour se rapprocher du résumé d'une vie. Parmi les représentants de ce type les variations sont grandes.

Sturmer attend un quart de siècle avant de coucher par écrit le bilan manuscrit de ses réussites et de ses échecs. Après avoir retrouvé la liberté auprès des Espagnols à Tunis, Sturmer prend part à la conquête de Bizerte, puis quitte son service dans les troupes espagnoles et reprend sa vie de marchand en Méditerranée, il participe de nouveau aux prises de bateaux turcs, puis de vaisseaux français depuis les Canaries, devient commandeur d'artillerie sur un bateau de l'armada espagnole qui va chercher l'or péruvien en Amérique latine, après quoi il rentre

von dem was während seiner Gefangenschaft in Marocko vorgefallen nebst andern die Person des dort regierenden Fürsten und seine Lebensart betreffende Nachrichten, Kopenhagen et Leipzig, 1754. L'original danois avait paru la même année à Copenhague (*Kort Underretning om det Maroccanske Slaverie i Aarene 1751, 1752 og 1753, Dagviis forfattet paa Vaers af den ved Expeditionen antagne Casserer Wilhelm Friederich Ravn davaerende Slave*).

23 Cf. ci-dessus (note 14) l'édition de Anne-Barbara Ritter.



en Prusse orientale pour revoir son père (Marienburg), qui ne le reconnaît plus. Puis il reprend de nouveau la mer avec des marchandises et avec des résultats très variables avant de rentrer au bercail ; il se marie, s'enrichit, puis tout se retourne contre lui et il se retrouve pauvre comme Job²⁴.

Quinze ans passent pour Hark Olufs avant que ne paraisse son récit qui se termine très rapidement après le retour de l'auteur dans son île en Frise orientale (du nom de Amrum). Il nous apprend encore que sa réapparition après douze ans de captivité lui valut d'être présenté au roi du Danemark Christian VI qui voulait entendre ses aventures. Il termine en priant Dieu de lui permettre de vivre désormais en paix, loin du tumulte du monde. Sa prière a été exaucée. Hark Olufs, bientôt marié et père de cinq enfants, a passé les quatorze années qui lui restaient encore à vivre sur sa petite île de la mer du Nord. Ce qui explique la fin abrupte de son récit. Sa renommée, qui était déjà grande de son temps, comme le montrent les différentes rééditions du XVIII^e siècle et les copies manuscrites faites d'après ces éditions²⁵, a été ravivée par le mouvement frison au XIX^e siècle²⁶, et elle l'est de nouveau maintenant, grâce aux éditions qui ont paru en 1999 et 2001 et à la grande série de documentaires que la télévision de

²⁴ Le cas des frères Wolfgang est singulier dans ce contexte : c'est le fils de l'un d'eux qui publie le récit succinct de la captivité de son père et de son oncle, qui paraît 83 ans après leur retour à Augsbourg. Les frères, originaires d'Augsbourg, avaient été envoyés par leur père à Amsterdam pour se former au métier du père, qui était graveur sur cuivre ; les jeunes gens avaient osé, malgré l'interdiction expresse du père, rendre visite à un parent vivant à Londres. C'est sur le chemin du retour en 1684 que leur bateau est pris par des corsaires algériens et qu'ils commencent à payer cher leur désobéissance. La publication du fils s'adresse aux amis de la famille (« [...] das Angedenken eines bey Leuten unseres Standes und Lebensart seltenen Falles in unserer Freundschaft aufzubewahren. Hier haben Sie die ungekünstelte Erzählung einer Begebenheit, welche Ihnen, wo nicht wegen ihrer Seltenheit, doch wenigstens wegen der Personen, welche sie betroffen, nicht gleichgültig seyn kann », p. 4). Il y ajoute la galerie des membres de la famille devenus célèbres comme graveurs – il y en a qui ont été appelés à la cour du roi de Prusse et à celle du roi de Saxe – et explique comment les deux parties tiennent ensemble. Les brèves biographies d'artistes ont pour fonction de prouver « combien a été heureuse et utile la libération des frères non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour leur descendance » et donc pour l'art puisqu'ils ont tous été si importants pour la gravure contemporaine : « Nachdeme dem geehrten Leser die besondere Unglücksfälle dieser beyden Brüder sind mitgetheilet worden, so wird es Ihme auch nicht unangenehm seyn, von der Wolffgängischen Künsters-Familie was wenigens noch zu vernehmen, daraus zu ersehen seyn wird, wie glücklich und nützlich, die nach seiner Art so baldige Befreyung aus der Slaverey, nicht nur ihnen selbst, sondern auch ihrer Succeßion gewesen, indeme einige daraus entsprossen, welche sich selbst durch die Kunst, als auch der Kunst durch sie, viel Ehre machten » (p. 31).

²⁵ Le récit paraît d'abord en danois (1747), puis en allemand en 1751, suivi d'une édition augmentée en 1761, réédité en 1796 ; cf. pour plus de détails Rheinheimer (pour le titre cf. note 8), p. 122 sqq. L'édition de Jannen (*op. cit.*, cf. note 8) a été établie sur la base d'un manuscrit et d'une édition du XIX^e siècle.

²⁶ Cf. pour plus de détails Rheinheimer (*op. cit.*, cf. note 8), p. 131-133.



l'Allemagne du Nord (NDR) vient de produire et dont une partie est consacrée à la vie de Hark Olufs²⁷.

Ce qui rend cette vie si extraordinaire – une des plus jolies pierres tombales dans le cimetière de l'île la raconte sur les deux faces du monument –, c'est que le jeune homme, marin depuis l'âge de 12 ans, capturé à l'âge de 15 ans avec des membres de sa famille près des îles Scilly par des corsaires algériens, vendu une première fois à Alger, a été revendu au bey de Constantine. Celui-ci, après trois ans de services, le nomme trésorier, puis le met à la tête de sa garde et finalement de toute son armée. Comme il sort victorieux d'une guerre contre le bey de Tunis, le bey tient promesse, le libère et le laisse partir couvert de richesses. Si la vie de l'esclave avait déjà été exceptionnelle, la fin de cette existence l'était encore bien plus. Car au lieu de retrouver la liberté grâce à une rançon et de devoir donc son retour à ceux qui avaient sacrifié de fortes sommes pour lui, comme c'était normalement le cas, Olufs revient par lui-même et miraculeusement riche, avec de beaux habits, des meubles, des armes précieuses. Un personnage de roman oriental et une preuve de ce que les Bennassar appellent « Le rêve "turc" » qui évoquait une « Berbérie [...] synonyme de richesses accessibles »²⁸. Un tel sort devait faire travailler les imaginations, et des légendes n'ont pas tardé à enrichir le folklore frison, comme le prouve celle du défunt qui, la nuit, revient inlassablement, inquiété par le trésor qu'il avait caché à ses héritiers, ou la légende du père désespéré qui du haut de la dune – il y en a de très belles à Amrum – passe son temps à guetter le retour du fils perdu²⁹.

Le récit de Johann Michael Kühn³⁰ se rapproche de la formule suivant laquelle Sturmer avait organisé son texte. Une première partie retrace la vie d'abord peu intéressante, puis mouvementée du jeune homme, qui abandonne à vingt ans sa ville natale (Gotha) et son métier (il était boucher), s'engage comme cuisinier

27 Le film est passé à l'écran à la fin de l'année 2005, sous le titre « Ein Amrumer Schicksal im 18. Jahrhundert », l'histoire d'Olufs est intégrée dans la troisième partie (« Die Einzelschicksale in der Geschichte Norddeutschlands ») qui reconstitue les biographies de six personnages exemplaires. Pour plus de détails voir le site www3.ndr.de/.

28 Bartolomé Bennassar (*op. cit.*, cf. note 3), p. 366 sqq., ici p. 371.

29 Cf. Rheinheimer (*op. cit.*, cf. note 8), p. 118-120 et 80-81.

30 Johann Michael Kühn, *Merckwürdige Lebens- und Reise-Beschreibung worinnen nicht nur Dessen Schiffahrten nach Grönland und Spitzbergen, Strat Davis, denen Canarischen Insuln und Lissabon erzehlet, sondern auch seine darauf erfolgte Algerische Gefangenschaft und Vierzehnjährige Slavery, in derselben mitgethane Caper-Fahrten und darbey ausgestandene Gefährlichkeiten, Nebst besonderen Erzehlungen vom Wallfisch-Fange, Slaven-Stande in Algier, wie auch Sitten und Gebräuchen derer Inwohner daselbst, letztlich noch Dessen endliche Rantzionirung, Reise durch Franckreich nach Hamburg, und Ankunfft in seinem Vaterlande, aufrichtig beschrieben werden, von dem Autore selbst aufgesetzt, und dem Publico mitgetheilet* durch P.I.G., Gotha, verlegt Johann Paul Mevius, Hof-Bücher-Livrant und Buchhändler daselbst, 1741.

sur un bateau qui part chasser la baleine et le phoque près du Groenland et du Spitzberg, puis participe à des voyages aux Canaries et en Amérique du Nord. Ce n'est qu'après 130 pages de vie aventurière qu'il arrive à sa captivité (il a alors 25 ans) qui devait le retenir à Alger pendant 14 ans. Années riches en aventures puisqu'il doit participer aux sorties en mer des corsaires. Racheté et revenu dans sa ville natale en 1740, il ne tient en place que sept mois pendant lesquels il doit raconter sa vie devant beaucoup de « personnes importantes », avant de repartir pour Amsterdam et de là vers de nouveaux horizons, au Surinam en Amérique latine cette fois.

L'IRRÉSISTIBLE FICTION

Johann Michael Kühn mérite son nom de famille. Car tout en réclamant hardiment l'authenticité de son récit, il nous entraîne en vérité vers le troisième champ de notre analyse générique, la fiction. C'est du moins la thèse que nous aimerions proposer à la discussion pour laquelle le texte a été jusqu'à maintenant un témoignage sérieux. Vu le succès des récits de captivité au XVIII^e siècle, la tentation était grande d'inventer des récits soit de toutes pièces, soit à partir d'un noyau réel, par exemple l'histoire de quelqu'un qu'on a entendu raconter la sienne et qu'on enjolive à souhait. Celui qui a écrit sous le nom de Kühn ne reste pas le seul à servir la mode comme nous le verrons.

Comme le livre de notre captif paraît en 1741 dans sa ville natale pratiquement au moment où il s'embarque à Amsterdam pour le Surinam, on se pose des questions. Comment a-t-il fait pour ajouter à son manuscrit la toute dernière étape (le départ des Pays Bas) puisqu'il était déjà loin de Gotha ? La page du titre est préparée à pareille question : Elle nous apprend que le livre a été écrit par l'auteur lui-même (« von dem Autore selbst aufgesetzt »). Une telle « mention est toujours suspecte », écrit Daniel Nordman³¹. Il était évidemment facile de s'en orner, les lecteurs l'attendaient, la mention étant une constante du genre. À nous de séparer le bon grain de l'ivraie.

Les victimes des corsaires étaient souvent des gens peu ou pas du tout formés pour l'écriture. La mise à l'écrit de leurs récits demandait la collaboration de quelqu'un de cultivé. Le texte publié sous le nom de Kühn insiste tout particulièrement – trop particulièrement, dirions-nous – sur le fait que le futur esclave n'est pas quelqu'un de haut placé comme les grands princes qui subissent souvent des retours de fortune, mais quelqu'un du bas peuple qui a eu pourtant le même sort et dont l'histoire est donc d'autant plus intéressante (« Der Avanturier ist keine Person von Rang, und also dessen Geschichte um

³¹ Nordman (*op. cit.*, cf. note 9), p. 1412.



so curieuseur », p. 2). On s'attend alors à ce que celui qui a rédigé le récit, un personnage qui aime visiblement donner à sa langue une coloration française, s'avance et se nomme. Et il y a en effet une information dans ce sens à la fin du titre qui dit que le texte, écrit par Kühn, « est transmis au public par P.I.G. » (« und dem Publico mitgetheilet durch P.I.G. »). Le terme « mitteilen » reste vague, comme restent énigmatiques les trois majuscules.

198

La préface, écrite par l'éditeur, défend la spécificité du texte qui ne serait pas comme tout ce qui a paru jusqu'à maintenant sur les esclaves retenus sur les côtes nord-africaines dans « les républiques des corsaires », mais donnerait des preuves manifestes que la providence divine règle non seulement le sort des grands, mais aussi la vie des petites gens. On ne peut que remercier l'auteur anonyme de nous livrer lui-même, avec ces phrases, la clé de son œuvre. S'inscrivant dans la tradition bien établie de ce qu'il appelle dédaigneusement les « plumes historiques » sur les corsaires et les esclaves, il entend innover en insistant sur l'aspect exemplaire du cas de Kühn qui contiendrait une grande leçon religieuse. Elle est en effet le basso molto ostinato du gros volume. Le monde que parcourt Kühn est fait de terribles dangers et de menaces de mort. Des tempêtes catastrophiques sur les mers, un ours qui attaque au Spitzberg, les lions dans le désert qui, parce que Kühn se tient coi, le reniflent seulement, puis passent leur chemin, les multiples courses comme esclave avec des corsaires algériens, les bateaux qui coulent, les gens qui meurent à ses côtés : pour cumuler les effets, le pseudo-Kühn est infatigable. Dieu ne l'est pas moins, car inlassablement sa providence veille. Le héros sort indemne de tous les dangers. Il le mérite, car jamais il n'oublie son Sauveur. Et lorsque avec des bateaux suédois arrive un pasteur qui l'interroge d'abord longuement sur le petit catéchisme de Luther et l'instruit pour combler les lacunes, il peut se confesser et recevoir la communion. S'il peut avoir commis une faute parce qu'il accompagne les corsaires dans les nombreuses attaques de bateaux européens et parfois de compatriotes, il est tout excusé en tant qu'esclave. Ceci d'autant plus que lui, le témoin privilégié puisque mêlé aux attaquants, il nous apporte une bonne nouvelle : ces corsaires écumant certes les mers et sèment la terreur, mais on les surestime largement. Face à des Européens décidés, ils vont d'échec en échec, rares sont leurs prises, fréquentes les situations où seule la fuite les sauve. Quand elle est impossible, ils recourent à la magie comme dernier moyen. Leur marabout, murmurant quelques formules et jetant dans l'eau un peu de verre écrasé mêlé à des cendres, fait tellement bouillir la mer que les navires qui les ont encerclés ne peuvent plus rien faire et doivent les laisser partir.

Nous sommes dans un monde manichéen. Qui a Dieu à ses côtés n'a rien à craindre. Ses ennemis ont la vie précaire qu'ils méritent. Ou devrions-nous dire la vie précaire que l'esclave veut qu'ils aient pour que soit minimisé le reproche que l'on pourrait lui faire d'avoir aidé à faire du mal à ses coreligionnaires ?



Le préfacier se vantait de ne pas livrer au lecteur un mets réchauffé (« [...] und versichert zum voraus, daß man hier keinen gewärmten Brey zu einer eckelhafften Kost finden werde », p. 2), et c'est pourtant exactement ce qu'il fait, tellement réchauffé qu'il y glisse aussi des passages entièrement puisés dans d'autres œuvres. Mais comme il a épicé son pot-pourri à pleines mains, il a dû flatter bien des palais. Même ceux qui, veillant au salut de leurs ouailles, se méfiaient d'office de tels divertissements, devaient reconnaître que c'était un plat recommandable puisqu'il était accompagné d'une bonne sauce onctueuse. Et en effet, nous avons une preuve évidente de succès avec une réédition qui paraît cinquante ans plus tard, en 1797³².

La longévité est caractéristique d'une littérature qui vit de clichés et les combine habilement pour des lecteurs qui aiment qu'on comble leurs attentes. Dans les histoires littéraires on a tendance à négliger ces textes, mais ce sont des documents précieux pour nous parce que, en collectionnant ce qui faisait partie du sujet à une certaine époque, ils préparent le terrain pour nos recherches.

Dans notre corpus se trouve un deuxième texte de pareille facture qui marque une étape intéressante dans l'évolution du genre. Il paraît en 1805 sous le nom de Johann Friedrich Keßler³³, pseudonyme à notre avis d'un auteur de littérature légère, Johann Ernst Daniel Bornschein³⁴. Le début du titre ne laisse pas de doute quant à la tradition à laquelle le livre entend se rattacher, celle des récits romanesques³⁵ : « Voyages sur mer et sur terre, avec l'histoire de mon triste emprisonnement à Alger, des mœurs et coutumes des maures [...] ». Mais la suite bien plus longue du titre nous transporte en Espagne et correspond plutôt à un guide touristique (« et d'une vue d'ensemble des curiosités les plus

³² Cf. Heinrich Pleticha, *Johann Michael Kühn u. a.: Gefangen unter Korsaren. Deutsche Seeleute in der Gefangenschaft algerischer Seeräuber*, Stuttgart/Wien/Bern, Edition Erdmann, 1997, p. 12. Nous n'avons pas encore pu retrouver d'exemplaire de cette deuxième édition.

³³ Johann Friedrich Keßler, *Reisen zu Wasser und zu Lande, nebst der Geschichte meiner traurigen Gefangenschaft zu Algier, der Sitten und Gebräuche der Mauren und einer getreuen Uebersicht der vorzüglichsten Merkwürdigkeiten Spaniens, besonders der Stadt Madrid, ihrer Palläste, Klöster, öffentlichen Plätze, Anstalten etc. und des jetzigen spanischen Militärs, mit steten Rückblicken auf die historische und politische Verfassung Spaniens*, von Johann Friedrich Keßler, königl. spanisch. pens. Chirurg. Mit einem Kupfer, Leipzig, bey Erdmann Ferdinand Steinacker, 1805.

³⁴ Johann Ernst Daniel Bornschein (1774-1838), éditeur d'un journal à Gera (ville dont il fait aussi celle de Keßler) a écrit des romans dont les titres annoncent assez clairement à quoi le lecteur doit s'attendre, à des aventures, à des récits de voyages extraordinaires et à de la piraterie : *Abentheuer und merkwürdige Reisen des gestrengen Herrn von Lümmel auf Lümmelsdorf* (1798), *Antonia della Roccini, die Seeräuber-Königin* (1801), *Die Todten-Wirth, eine Räubergeschichte* (1806).

³⁵ Le texte fait référence « aux romans et robinsonades » pour les maudire, car Keßler en tant qu'esclave se voit trompé dans ses attentes concernant la vie aventurière (p. 49).



remarquables de l'Espagne, surtout de la ville de Madrid, de ses palais, couvents, places publiques, institutions etc., et de l'armée espagnole, avec un regard rétrospectif de l'histoire et de la constitution politique de l'Espagne »).

Lorsqu'on ouvre le livre, non seulement se confirme la subdivision du titre et la répartition quantitative des parties qu'il suggérait (moins d'un tiers pour l'esclavage à Alger, le reste pour l'Espagne), mais à la lecture du livre on constate en plus que l'esclavage de Keßler est une vieille histoire. Il avait été capturé en 1775 et libéré trois ans plus tard, puis, comme il avait été racheté par des missionnaires de Nuestra Señora de la Redempcion, il avait dû servir comme médecin militaire en Espagne, et ne revint que 25 ans plus tard en Allemagne.

Ce qui était encore possible pour Kühn, que l'on réédite, ne l'est plus quelques années plus tard. Le récit d'esclavage a visiblement perdu de son attrait. Il peut encore servir pour éveiller l'intérêt, mais à lui seul il ne suffit plus pour tenir en haleine le lecteur sur des centaines de pages. Le livre de Keßler est le dernier récit romanesque sur le marché allemand. C'est un adieu flamboyant. Car l'auteur ne recule devant rien quand il s'agit d'épater le lecteur. Il mêle allègrement le vrai et le fantaisiste. Alger est en Afrique, mieux : c'est l'Afrique, continent dont l'image mythique est si bien fournie en extravagances. Les rues de la ville ne grouillent pas seulement d'un monde bigarré, mais on y rencontre aussi des chameaux, des singes et des éléphants. Quand les voleurs que l'on maltraite meurent, on les dépèce et on les jette aux lions et aux tigres. La côte est pleine de cavernes ; les Algériens s'y cachent pour attaquer les passants. Les extrêmes se côtoient, le pire et le meilleur que l'Europe devrait imiter : presque toutes les maisons ont un joli jardin dans lequel les propriétaires enterrent aussi leurs morts dans de belles tombes en pierre, ce que Keßler trouve être une excellente habitude. La ville est très propre, deux fois par jour on ramasse les ordures. Et comble de bonheur, l'homme qui achète Keßler fait tout pour adoucir le sort de l'esclave. Keßler finit par travailler tranquillement dans la maison du consul français qui est alsacien et parle allemand. Quand des frères rédempteurs viennent racheter des esclaves, le consul qui intervient en sa faveur lui conseille de se faire passer pour catholique. Lorsque Keßler se présente aux moines, un rosaire aux grosses perles de verre pendu autour du cou – signe à quoi les Espagnols, dit-il, reconnaissent le « buen Christiano » – il est inclus, lui le seul Allemand, dans le lot des esclaves espagnols rachetés.

